



rencontre

jeux de Meaux

Electron libre, producteur de films et réalisateur arty, **Charles de Meaux** navigue entre art contemporain et cinéma, Europe et Asie. Escale parisienne à l'occasion du Nouveau festival à Beaubourg où il installe un train fantôme.

par Claire Moulène et Jean-Max Colard
photo Remy Artiges pour Les Inrockuptibles



Charles de Meaux
dans une de
ses "viscères"

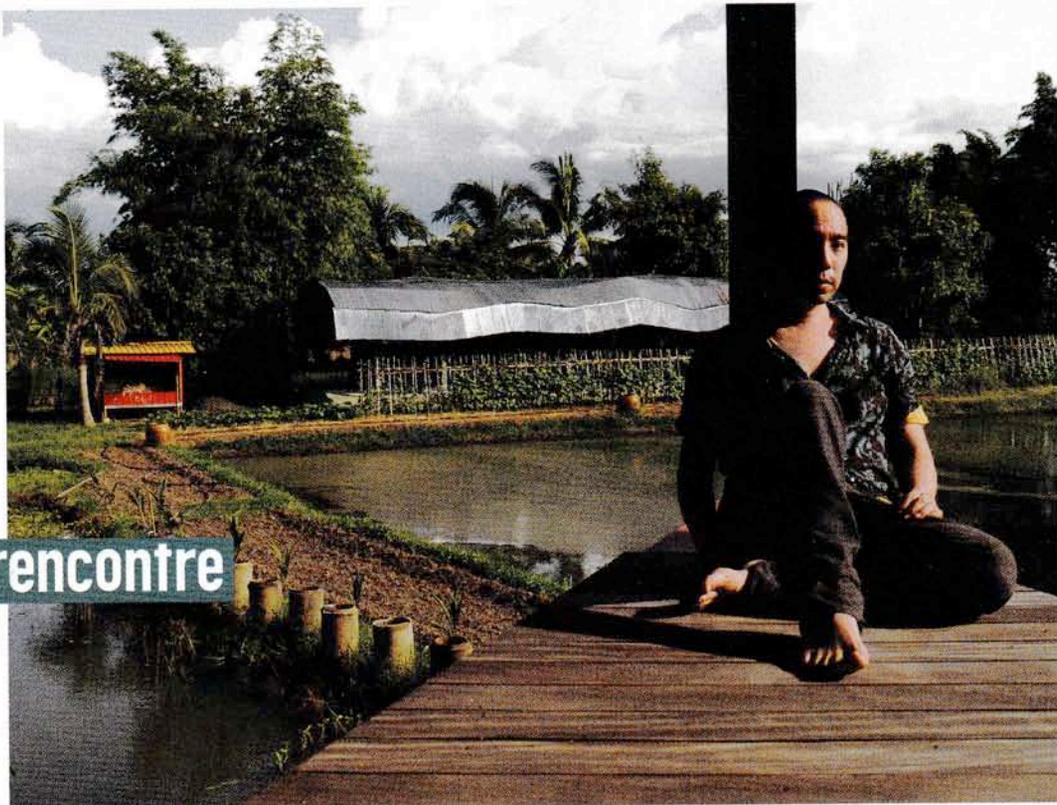
palmarès

Une Palme d'or à Cannes pour *Oncle Boonmee* (2010) qu'il a produit, le conte spectral d'Apichatpong Weerasethakul ; des trophées de courses hippiques en pagaille ; une installation monstre pour l'Exposition universelle de Yeosu en 2012 et un *Train fantôme* pour le Centre Pompidou cet hiver. Voilà l'étrange palmarès qu'égrène le truculent Charles de Meaux, tout à la fois producteur de cinéma et réalisateur de films d'auteur, artiste et ex-jockey, rencontré quelques jours avant l'ouverture de son installation dans le forum de Beaubourg. *"J'ai voulu renouer avec tout ce que le Centre Pompidou a pu porter de chocs et d'émotions"*, entame celui qui flirte depuis les années 90 avec les codes de l'art contemporain et rappelle au passage que Beaubourg a été inauguré avec un train fantôme, celui de Jean Tinguely, que l'on aperçoit dans un court métrage de Rossellini de 1977 : *"J'aime l'idée d'un espace vivant et secret que renfermerait le Centre. Je me suis demandé où allaient ces immenses tuyaux que l'on voit émerger sur la piazza."*

train fantôme

C'est donc une installation de facture très organique, avec deux tunnels (ou "viscères") sortis ex nihilo du niveau -1 du Centre Pompidou qu'il a imaginée pour la cinquième édition du Nouveau festival, la dernière sous la houlette de Bernard Blistène qui a pris depuis peu les rênes du musée national d'Art moderne. Praticables, en libre accès, ces deux bras tentaculaires réalisés à partir de tissus gonflables invitent le visiteur à un voyage en accéléré. A l'intérieur, 35 écrans diffusent des films cultes qui hantent Charles de Meaux. De *Zabriskie Point* à *Blow up* en passant par *Pierrot le fou*, les images défilent ▶

rencontre



Apichatpong Weerasethakul, cinéaste produit par Charles de Meaux, près de Chiang Mai (Thaïlande), à The Land, territoire investi par les artistes. Au fond, une installation de François Roche et Philippe Parreno (2010)

à toute vitesse d'un écran à l'autre, comme les souvenirs se chassent l'un l'autre. "Il y a peu de films très récents parce que je voulais qu'ils aient le temps de se déposer dans la mémoire collective. Il faut que ça sédimente. Le principe du train fantôme, c'est le déjà-vu", précise Charles de Meaux avant d'ajouter "pour cette installation, j'ai convoqué tous mes amis qui ne le sont pas". Comprenez ces cinéastes qu'il admire et avec qui il a tissé des relations conceptuelles ou formelles sans jamais les croiser : les Antonioni et autres Godard.

autoportrait collectif

Pour les vrais amis, et ils sont nombreux à peupler la nébuleuse Charles de Meaux, il faudra se réfugier dans le Cinéma 2 qui diffusera pendant toute la durée d'Un Nouveau festival une programmation intitulée "Face B", collection de films rares ou inédits produits par les artistes que de Meaux fréquente et épaulent depuis les années 90. A commencer par Pierre Huyghe et Philippe Parreno, les deux compagnons de route "historiques" et Dominique Gonzalez-Foerster avec qui il fonde en 1997, avec le soutien du centre d'art Le Consortium, la maison de production Anna Sanders Films.

Par-delà ces amitiés, il partage avec eux une certaine manière d'approcher le récit, et s'emploie dans ses propres films à en défaire la linéarité pour évoquer les boucles du temps : "La question de la narration nous a toujours fascinés et ça reste la grande question. La narration, c'est un champ encore très ouvert. Dans les années 90, continue-t-il, le cinéma était un horizon pour les arts plastiques. Les titres d'expos reprenaient souvent des titres de films. L'écroulement d'un certain cinéma, lié à une réalité économique et à l'industrialisation qui a changé la donne, laissait en jachère tout un pan que les artistes ont investi." Ce "troisième cinéma", pour reprendre la formule de l'historienne de l'art Pascale Cassagnau, c'est celui de Huyghe et Parreno donc, mais aussi de Dominique Gonzalez-Foerster, Douglas Gordon ou Liam Gillick qui rejoignent très tôt Anna Sanders Films. Ou, plus récemment, du réalisateur Apichatpong Weerasethakul, "croisé à une expo et non dans la jungle", s'amuse Charles de Meaux. C'est l'artiste thaïlandais Rirkrit Tiravanija, apôtre de l'esthétique relationnelle, qui fit à l'époque les présentations. Depuis, de Meaux est le producteur d'Apichatpong (le primé *Uncle Boonmee, Blissfully Yours* ou *Tropical Malady*),

qu'il appelle "Joe, comme tout le monde", précise-t-il. Mais aussi son ami et son commissaire attiré, puisque c'est de Meaux qui organise en 2009 l'exposition *Primitive* au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

producteur/auteur

"Mon travail de producteur s'est cristallisé par hasard. C'était un fantasme artistique de jouer à échelle 1, de sortir du laboratoire de la galerie. Et de se confronter aux effets de réalité, comme un architecte", résume Charles de Meaux qui est devenu, au fil des ans, son propre producteur. Et le meilleur impresario de films parfois très confidentiels : *Le Pont du trieur*, un film en 35 mm au trailer bien huilé, *Shimkent Hotel* (2003) avec Melvil Poupaud et Romain Duris dans le rôle de deux jeunes Français *lost in translation* dans la steppe d'Asie Centrale, ou encore le conceptuel *Marfa Mystery Lights* tiré à 500 exemplaires en DVD. "Pour tous ces films, j'ai fait le montage avec zéro technicien. Lorsque j'ai été invité à Marfa à faire cette performance pour extraterrestres, j'ai tout fait tout seul mais pour être crédible aux yeux des Américains, j'ai dû mettre au générique une cinquantaine de noms, tous inventés".

Dans *Marfa Mystery Lights*, un concert pour les extraterrestres en plein Texas (2006)



Tournage en Chine de *The Lady in the Portrait*, le prochain long métrage de Charles de Meaux avec Melvil Poupaud



Courtesy Anna Sanders

“en Chine, il y a quelque chose de spécial. On ne sait jamais de quel côté la pièce va tomber. Le cinéma, là-bas, est beaucoup plus primitif, dans le bon sens du terme”

s’amuse cet électron libre qui navigue depuis vingt ans entre salles de cinéma et centres d’art, entre les Etats-Unis et l’Asie Centrale, la Thaïlande et aujourd’hui la Chine où il tourne son prochain film, *The Lady in the Portrait*, qui sera finalisé dans quelques mois. “C’est la première fois en dix ans que je passe plus d’un mois d’affilée en France”, commente Charles de Meaux, réquisitionné par le chantier colossal de son projet pour le Centre Pompidou avant de repartir, dans quelques semaines, à Pékin.

Melvil Poupaud, alter ego

“En Chine, il y a quelque chose de spécial. On ne sait jamais de quel côté la pièce va tomber. Le cinéma, là-bas, est beaucoup plus primitif, dans le bon sens du terme. Les Chinois ont une intelligence au flash, il faut défendre son projet devant la commission de censure mais après tout est possible”, résume le cinéaste qui a convaincu ses coproducteurs chinois d’engager Melvil Poupaud, son alter ego. Dans ce long métrage prévu pour le printemps 2015, Poupaud interprète un jésuite français, Jean-Denis Attiret, devenu au XVIII^e siècle le peintre officiel de la cour de Chine. Une histoire découverte au musée des Beaux-Arts

de Dôle : “Il y avait là un tableau oriental un peu bizarre, représentant une impératrice chinoise. Ça m’a complètement intrigué.” Pour ce film en costumes, Poupaud a appris le mandarin. “Il a été extraordinaire, commente le réalisateur, il a une compréhension du cinéma multifacette, il voit tout. C’est un comédien-cinéaste.”

petites histoires dans la grande

A propos d’histoires vraies, Charles de Meaux en a un stock, qui a fait sa réputation depuis une vingtaine d’années. A commencer par son passé de jockey, “trop grand, toujours au régime, mais j’ai tenu bon”, raconte amusé celui qui finança une partie de ses films grâce aux tuyaux monnayés auprès des parieurs. L’univers impitoyable de la course équestre, c’est d’ailleurs la toile de fond de l’un de ses derniers films, *Stretch*, tourné à Macao en 2010. Il y est question d’un jeune jockey pris au piège d’un réseau mafieux qui truque les courses pour empocher les paris. “C’est l’histoire d’un personnage aimé par la mort. Mais, bizarrement, la réalité a rattrapé le film”, commente avec parcimonie Charles de Meaux. Car la mort en plein tournage de David

Carradine, l’un des acteurs du film retrouvé pendu dans sa chambre d’hôtel, donna une toute autre dimension à ce “film policier dont il ne restait que les traces”. “Ce drame humain terrible a eu des conséquences pour le film. Je suis passé de la case culture à la rubrique faits divers.” Rattrapé par le réel, Charles de Meaux le fut encore en décembre 2004 par le fameux tsunami alors qu’il produisait un film d’Apichatpong Weerasethakul en Thaïlande. “Les minutes qui ont suivi le tsunami, on n’entendait plus un bruit, plus un animal, se souvient Charles de Meaux. A Bangkok, les gens mettaient des photos de leur famille disparue, tous les murs étaient recouverts, comme dans une installation de Boltanski. On aurait dit une fête qui avait mal tourné.” Il y restera plusieurs mois pour venir en aide à ceux qui ont tout perdu dans la catastrophe. Une générosité spontanée emblématique de ce drôle d’énergumène qui circule à tous les étages de la production culturelle, et qui s’occupe autant du travail des autres que de ses films singuliers en solo. ■

Le Train fantôme du 19 février au 10 mars au Centre Georges Pompidou, Paris IV^e, dans le cadre du Nouveau festival, www.centrepompidou.fr